

Dom Albert Jamet

Georges Robitaille

Volume 2, numéro 3, décembre 1948

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/801473ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/801473ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Robitaille, G. (1948). Dom Albert Jamet. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 2(3), 323–330. <https://doi.org/10.7202/801473ar>

DOM ALBERT JAMET

Le R.P. Dom Albert Jamet, bénédictin, du prieuré de Saint-Benoît-du-Lac (Memphrémagog), chapelain des Bénédictines de Saint-Eustache, est décédé à 3h. et 30 du matin, le mardi 24 août dernier. Cette mort a remué au fond de l'âme les intellectuels du Canada. Rien ne semblait démontrer une fin aussi subite. Il est bien vrai que les intimes s'étonnaient de ne voir pas paraître la suite des volumes essentiels sur Marie de l'Incarnation, mais on imaginait qu'un jour ou l'autre les tomes désirés — exactement cinq — paraîtraient à la même heure. Le Père n'avait-il pas publié d'énormes in-folio en 1929, en 1930, en 1935 et en 1939, dont l'édition critique des *Annales de l'Hôtel-Dieu de Québec*? Entre-temps, ne se rendait-il pas à toutes les invitations? Il serait difficile de computer les conférences prononcées et les sermons; mais surtout l'activité de Dom Jamet paraissait sans parallèle quand on s'attardait à lire les fortes études qu'il mettait debout sur les débuts de l'Histoire religieuse montréalaise, disons sur Jérôme Le Royer de la Dauversière, et les deux tomes de sa *Marguerite Bourgeoys* (1942). En vérité, quelles ressources cet homme d'Église possédait! Et le moyen de croire qu'il n'achèverait pas *la grande tâche* entreprise — de son propre aveu — dès 1920, à Tours même?

Les calculs humains évidemment ne sont pas assurés contre les arrêts de Dieu; et, à vingt jours d'avis, le Bénédictin, transporté à l'Hôtel-Dieu de Québec, y rendait le dernier soupir — dans la paix, le recueillement et la prière.

* * *

Le révérend Père, né à Vouvray, à onze kilomètres de Tours, le 6 février 1883, baptisé le 24, étudie au petit séminaire de sa ville natale, puis, en décembre 1905, il entre chez les Bénédictins de Saint-Pierre de Solesmes, exilés alors à Appuldurcombe House, en Angleterre. Le 15 août 1909, il y faisait profession. Lui-même racontait

un jour comment il avait été amené à écrire. Professeur, la voix devenant trop faible, les Supérieurs le destinèrent à l'histoire. Les premiers essais subirent une critique impitoyable au sein du monastère. Le père Jamet en fut blessé dans la chair vive. Mais bientôt il comprit le bien qu'on voulait en corrigeant le novice qu'il était encore en l'art d'écrire. Il reprit humblement ses travaux. Le dur labeur qu'il s'imposa à ses débuts commença à porter ses fruits. Il lui fut permis, à moins de 40 ans d'âge, de tenter cette œuvre d'envergure : la publication des *Écrits spirituels et historiques de Marie de l'Incarnation*. Tourangeau authentique et bénédictin déjà éprouvé, la tâche avait chance de réussir. L'autorité lui donna la grande liberté requise pour pareil travail. Dès 1926 il mettait pied sur le promontoire de Québec, examinait d'un œil scrutateur les bibliothèques de la capitale et les dépôts d'archives, publiant dans LE CANADA FRANÇAIS un très remarquable article : « Le premier honneur de Marie de l'Incarnation : Dom Claude Martin ». (Janvier 1928). C'est une large tranche de l'*Introduction générale* à tout l'ouvrage. Au moment de retourner en France, Dom Jamet avait fait insérer dans la revue de Laval une conférence-type sur Marie Guyart. (Novembre 1926). De retour en son pays, le Bénédictin livrait au CORRESPONDANT de Paris « Le Témoignage de Marie de l'Incarnation » ; ces pages étaient extraites du livre du Père Jamet publié en 1932 et ayant titre précisément : *Le Témoignage*. Disons tout de suite que ce volume tassé et lourd n'eut pas le succès attendu. En 1933, Dom Albert Jamet s'installait au Canada où, après 15 ans de vie intellectuelle intense, il devait rendre à Dieu une âme d'élite enfin dégagée du corps.

* * *

Encore que l'œuvre capitale de Dom Jamet ne comprenne que quatre tomes — au lieu de neuf, — c'en est déjà assez pour illustrer une vie. Les *Écrits spirituels et historiques* de Marie de l'Incarnation sont un monument qui durera autant que la littérature française. C'est une œuvre d'érudition et de science historique, revêtue des qualités littéraires nécessaires à la vie d'un livre. La vérité c'est que la religieuse ursuline, Marie de l'Incarnation, dont la production littéraire, historique et mystique est considérable, demeurait, avant 1929, pratiquement inaccessible au grand public. La *Vie* qu'avait faite de sa

vénérable mère, Dom Claude Martin en 1677, et ses *Lettres* publiées en 1681, en 2 tomes, ne se rencontrent que dans quelques grandes Bibliothèques et chez les Ursulines. Richaudeau même, qui a lancé une *Vie* de la Tourangelles et deux volumes de *Lettres*, à Tournai en 1874 et en 1876, ne se trouve que difficilement. D'ailleurs ces deux auteurs n'offrent pas les annotations critiques ni les pièces documentaires dont les plus humbles travailleurs intellectuels ont besoin.

Le P. Albert Jamet a d'abord le mérite d'avoir écrit dans son *Introduction Générale* un ramassé des plus logiques de la vie de la Fondatrice des Ursulines de Québec (1639) : quatre-vingts pages. La maîtrise de l'auteur y apparaît à plein de même que le sérieux de son érudition. Mais il entre essentiellement dans son rôle de critique dans l'*Introduction* particulière aux *écrits spirituels* de la Vénérable. L'auteur, en moins de trente pages, nous dit l'essentiel sur l'utilisation qu'il a faite de la *Vie* de Marie de l'Incarnation par Dom Claude Martin. La méthode du critique y est exposée à fond. Le fils, bénédictin de France, avait en mains d'incomparables documents sur notre héroïne. « Lorsque je travaillais à cet ouvrage (la *Vie*), j'ai heureusement recouvré la première *Relation* qu'elle fit de sa vie en 1633, qui était la trente-quatrième de son âge, par l'ordre du R.P. Georges de la Haye, de la Compagnie de Jésus, qui ne voulut point entreprendre de résoudre ses difficultés avant qu'il n'eût une connaissance exacte et par écrit de ses dispositions intérieures depuis son enfance ». Imaginez ! Dom Claude retrouve la première *Relation* de sa mère, il l'utilise, puis il la déchire ou il la donne ! Fort heureusement le Bénédictin, qui écrit à la fin du XVII^e siècle, écrit en indiquant minutieusement les sources où il puise. Et voilà l'unique moyen de récupérer l'histoire de la vie de Marie Guyart rédigée en 1633 par elle-même.

A part cette première *Relation* autobiographique, Dom Claude possède des *Mémoires de Conscience*, des *Notes* d'oraison, et les *Lettres*, qu'il eut l'étrange idée de publier en les divisant en *Lettres historiques* et en *Lettres spirituelles*. Mais le fond de la *Vie* de 1677, c'est la seconde *Relation*, écrite en 1654. « Bon gré, mal gré, la *Vie* a pris figure de compilation. Grâce au plan hybride de sa composition, nous y trouvons aujourd'hui comme un recueil d'*écrits spirituels* de Marie de l'Incarnation », constate Dom Jamet.

Le grand défaut de l'ouvrage du Bénédictin du 17^e siècle finissant, est d'avoir pris la maîtresse pièce — la *Relation* de 1654 — comme

l'unique pièce, dans laquelle toutes les autres devaient entrer, « en dépit de leur importance respective et de la diversité de leurs dates et de leur nature. N'étant retenues que comme suppléments ou éclaircissements, ces pièces n'intéressaient que par leur apport de nouveau ».

Le Père Jamet estime donc que les divers *Écrits spirituels* de Marie de l'Incarnation doivent être traités indépendamment les uns des autres, puisqu'ils sont des pièces autonomes, et il a adopté le principe de la chronologie pour leur classement. Pris en eux-mêmes, les *Écrits* de Marie de l'Incarnation sont au nombre de sept :

1o — Première Relation, écrite à Tours, en 1633.

2o — Lettres de Conscience, de 1625 à 1634.

3o — Exclamations et Élévations, de 1625 à 1638.

4o — Exposition du *Cantique des Cantiques*, écrite en 1631 et 1637.

5o — *Relations d'oraison*, de 1633 et 1635.

6o — La seconde *Relation* autobiographique, écrite à Québec en 1654 sur le commandement du P. Jérôme Lallemant, *Relation* que Dom Claude arracha à sa mère presque d'autorité. Puisqu'elle l'avait abandonné alors qu'il était tout jeune, qu'aujourd'hui elle se rende à son instantane supplication.

7o — Le dernier écrit est un *Mémoire* complémentaire de cette *Relation*, écrit en 1656. C'est dans ce dernier document que la Mère répond à l'angoissante interrogation de l'orphelin : « Mais enfin l'aimiez-vous » celui qui fut mon père et que je n'ai pu connaître ?

8o — Bon gré, mal gré, les *Lettres* de Marie de l'Incarnation doivent entrer ici en ligne de compte dans les *Écrits spirituels*, puisque la doctrine mystique y forme une partie essentielle.

* * *

Dom Jamet note avec justesse que si la *Relation* de 1654 est le document le plus important, les écrits de la série tourangelle, la *Relation* de 1633 en particulier, gardent une valeur intrinsèque indéniable. « Il nous établissent, en raison de leur date, dans un contact plus immédiat avec les grâces qui ont illuminé les étapes de l'itinéraire spirituel de la Vénérable Mère, depuis son premier ravissement de 1620 jusqu'au mariage spirituel (1627) : le point extrême où culminèrent les grâces de l'état mystique ». Indiscutablement c'est dans la série touran-

gelle que nous trouvons les textes qui rendent, dans sa plus grande pureté, *le son de l'âme de Marie sous la touche de Dieu*.

Les directeurs de Marie de l'Incarnation — qu'ils soient Feuillants ou Jésuites — se sont comportés d'une même façon à son endroit; ils se sont assurés de l'orthodoxie de ses voies et ils l'ont abandonnée à sa grâce. « Ils l'ont suivie, ils ne l'ont pas dirigée ». Le seul Maître, c'est le Saint-Esprit. *Dieu a tout fait*.

Le Père Jamet — à la page 113 du tome I — résume la preuve capitale de la vérité de la doctrine de notre Fondatrice. « A vingt ans d'intervalle, dans des situations tout à fait dissemblables et sans aucune possibilité de se copier, Marie nous a laissé des mêmes faits deux versions. Les expériences nouvelles accomplies depuis le temps où ces faits s'étaient produits, les enrichissements qu'elles avaient déposés dans son âme, les états de conscience qu'elles y avaient déterminés, devaient, semble-t-il, se projeter dans le passé et en déformer, à son insu, la vision. Or, rien de pareil. Pour le fond, souvent aussi pour l'expression, les récits de 1633 et ceux de 1654 sont en parfaite harmonie. Les deux *Relations* autobiographiques se prêtent ainsi, à la distance d'une vingtaine d'années — 1633-1654 — à une mutuelle vérification de leur contenu. Leur accord invariable sur l'essentiel nous fournit un *criterium* exceptionnel de la sincérité de leur auteur et, par voie de conséquence, autorise à formuler un premier jugement motivé sur l'existence réelle du fait divin qu'elles affirment ».

L'examen de l'ensemble des écrits de Marie Guyart démontre que nous avons affaire à une femme d'une vigoureuse santé morale, dont le bon sens est parfait, dont la liberté intérieure n'est jamais paralysée. Le parfait équilibre des facultés — intelligence, volonté, imagination, sensibilité — fait voir que la Religieuse de Tours et la Supérieure de Québec n'a pu être le jouet d'une illusion — surtout d'une illusion qui aurait duré cinquante ans.

* * *

Le Père Jamet ne serait pas complet s'il ne touchait au *talent littéraire* de Marie Guyart. Il remarque que les lecteurs du 17^e siècle ne l'ont considérée que comme mystique. Pourtant ses aptitudes littéraires sont évidentes. Tous ses écrits le démontrent. En premier lieu leur souci de sobriété, cette *modeste pudeur* dont parle Dom Claude. Elle

évite dans ses confessions écrites le lyrisme éperdu. Elle a le sens de la discrétion, assez souple cependant pour dire tout ce qu'elle veut, tout ce qu'elle considère comme utile. Elle fait revivre dans ses *Lettres* la prodigieuse époque qui va de la mort de Champlain à l'arrivée de Frontenac. Au monastère, Marie voit tout le monde, les grands et les petits, et elle fait le tri dans les nouvelles qu'on lui apporte. Et elle seule a la liberté de tout dire, parce qu'elle écrit à des particuliers alors que les *Relations* des Jésuites s'adressent à tout le monde. Elle a fait la plus merveilleuse chronique de la Nouvelle-France, de 1639 à 1672. Retenons cependant qu'un grand nombre de ses récits nous manquent — le plus grand nombre, puisqu'il ne nous reste que 229 lettres, dont quelques-unes toutefois sont d'amples lettres. Il s'en trouve de plus de vingt pages, c'est-à-dire d'environ six mille mots. Cependant l'Ursuline a eu entre les mains sur quelques incidents ou événements les notes préparées par les Jésuites pour les *Relations*. Il faut donc comparer les textes de Marie Guyart avec le narré des Pères. Quelquefois Marie Guyart est inférieure au modèle — lorsque modèle il y a, et le cas est plutôt rare, — le plus souvent elle l'améliore, elle le rajeunit, elle lui donne un tour personnel et vivant et elle le dégage des habitudes trop régulières de l'hagiographie de l'époque. Précisément parce qu'elle n'avait pas la formation classique des Pères de la Compagnie, osons dire *livresque*, en prenant le terme dans son sens le plus direct, avec défense absolue de lui donner une signification péjorative — il lui arrive de montrer clairement qu'elle les dépasse par le talent littéraire. En certains cas, elle refait l'histoire, elle la bouleverse de géniale façon.

Déjà, en 1923, l'abbé Henri Bremond avait écrit de la fille de Florent Guyart et de Jeanne Michelet : « Elle a le sûr instinct du génie, le bon sens, souvent l'éloquence. Elle a le besoin de plaire à ses correspondants, de les gagner à ses vues : coquetterie involontaire, faiblesse peut-être, mais charmante ». Et André Bellessort, également en 1923, dans ses *Reflets de la vieille Amérique*, écrivait que « ces récits d'où se détachent tant de figures restées vivantes, étincellent d'expressions spontanées, de formules saisissantes où se marque le don du grand écrivain. » Le Père Jamet entasse les citations — à la page 57 du tome premier — qui montrent l'estime que font d'elle nos contemporains, à commencer par le Chanoine Griselle pour qui les *Lettres* sont « une mine de précieuses indications pour l'histoire du Canada ». De même, dans *Les Sources de l'histoire de France* au XVII^e siècle (1610-1715),

Émile Bourgeois et Louis André voient dans Marie de l'Incarnation « une source précieuse pour l'histoire coloniale de la France ». Le Bénédictin n'hésite pas à proclamer que Marie Guyart mérite d'entrer dans la collection des chefs-d'œuvres méconnus. « Elle écrit comme elle est, comme le veut le sujet. Ses lettres sont souvent une causerie enjouée et rapide. Elle raconte avec entrain et esprit. Dans ses autobiographies, le ton se fait plus grave, mais reste toujours simple. Le même sens inné de la mesure la conduit partout. Elle relate sans fracas de mots et d'images ses plus hautes visions, ne s'étourdit pas ni ne nous accable. La pensée est si limpide, les termes qui la traduisent si ordinaires, que sa transparence pourrait faire illusion sur sa profondeur ».

* * *

Si nous devons choisir une œuvre parmi celles écrites par la vénérable Ursuline, il faudrait nous arrêter à la *Relation* autobiographique de 1654 — c'est-à-dire à la seconde *Relation* que le Père Jamet considère à juste titre comme un chef-d'œuvre. Ce narré de la vie intérieure de Marie a passé tout entier dans la *Vie* de Dom Claude Martin et c'est surtout cette pièce que les auteurs du XVII^e siècle et même du XVIII^e ont admirée sans réserve : tels Bossuet et Charlevoix (1724). Le texte seul et les notes du Bénédictin comprennent plus de trois cents pages. Le *Supplément à la Relation* de 1654, écrit par Marie Guyart en 1656, est délicieux, quoiqu'il tienne en 10 pages. Les tomes 3 et 4 des *Écrits spirituels et historiques* contiennent la correspondance de l'Ursuline de Tours — depuis 1635, (il n'y a que trois lettres antérieures à 1635) lettres qui marquent la préparation à la mission de la Nouvelle-France, et celles écrites de Québec. Le premier volume de la correspondance va du 20 mars 1635 au 26 septembre 1644. Le tome deuxième débute par une lettre d'affaires de Marie de l'Incarnation à M. de Montmagny, second gouverneur de la Nouvelle-France, datée du 15 mai 1645, et se termine par l'ample lettre circulaire de la fin de 1652, qui n'est autre qu'une notice nécrologique de 72 pages sur la mère Marie de Saint-Joseph, l'unique religieuse venue de Tours en 1639 avec la Fondatrice. Ces deux tomes sont les derniers de la collection parus à date. Plus de 800 pages de texte et de notes. Et le Bénédictin de Saint-Eustache nous avait dit que trois autres tomes épuisaient les *Lettres*. Seule serait restée à écrire une *Vie* nouvelle et défi-

nitive de Marie de l'Incarnation. Cette *Vie* aurait tenu en deux tomes. L'ensemble se serait composé de neuf volumes d'environ 500 pages chacun.

Sans doute quelque religieux de l'Ordre de Saint-Benoît voudrait-il utiliser les notes déjà préparées par le défunt, afin que nous ayons pour le moins à notre portée les 229 lettres de la grande Ursuline. La *Vie* nous paraît un ouvrage difficile, que seul, semble-t-il, Dom Jamet aurait pu écrire de façon définitive. Un homme qui, vingt ans durant, a vécu dans un commerce intime avec un personnage aussi passionnant que Marie de l'Incarnation, peut seul rêver l'ouvrage décisif sur la mère spirituelle de la Colonie naissante et sur l'une des plus grandes mystiques qui soient.

* * *

Tel quel, le travail du R.P. Dom Albert Jamet est merveilleux. Il établit sans conteste que le temps et le talent arrivent à des résultats magnifiques. Sans doute lui aussi avait *le don*. Mais le don ne suffit pas, il y faut mettre ce *labor improbus* que tous les siècles vénèrent. Le Père ne se fût-il pas laissé distraire par d'autres travaux importants, eût fait *œuvre parfaite*. Mais les œuvres humaines, même soutenues par une grâce puissante, arrivent rarement à la perfection.

L'historien de Marie de l'Incarnation a fait beaucoup, puisqu'il nous a aidés à découvrir un sublime et mystérieux visage de femme en quelques-uns de ses traits essentiels. Et, soyons-en sûrs, il a aperçu très tôt que Marie Guyart valait que lui soit donnée la ferveur d'un intime et persévérant effort. C'est aujourd'hui sa joie d'avoir travaillé pour ELLE.

Chanoine Georges ROBITAILLE
de la Société Royale